

- Ponte Morandi « Le jour où je suis devenu un meurtrier » :

Gênes 4 septembre 1967. Le soleil a commencé à apparaître sur le promontoire de Portofino. En cette fin d'été, ses rayons matinaux étaient encore chauds et chassaient l'humidité de la nuit, au fur et à mesure qu'ils avançaient. L'air sentait encore le parfum de l'été et les vieux bâtiments génois, avec le phare du port, offraient une couronne unique et spectaculaire pour un événement important, non seulement pour le Valpolcevera où il se déroulait, mais aussi, pour toute la région de la Ligurie.

De nombreuses années s'étaient écoulées depuis que ce projet avait été étudié, approuvé, construit et enfin, tout était prêt pour le lever de rideau sur l'une des réalisations les plus importantes des dernières années : mon inauguration en tant que nouveau pont à l'intersection de l'autoroute "dei fiori" avec celle de Milan, le pôle industriel de la plaine du Pô. Ils m'avaient appelé "Ponte dell'Autostrada" et j'étais prêt ! Les ouvriers avaient travaillé toute la nuit pour me préparer à la fête. Les premières autorités sont arrivées accompagnées des drapeaux tricolores et des sirènes des motards. J'ai senti les regards d'admiration que tous les curieux et les invités m'adressaient. Il y avait beaucoup de journalistes, la radio et même la télévision.

Après les mots de rigueur et l'hymne national, on a coupé le ruban tricolore et les premières voitures ont pu passer sur ma piste en asphalté qui reliait les deux côtés de la Valpolcevera. Ce jour-là, ma vie a vraiment commencé. Je me sentais fier de mes hauts pylônes aux portées impressionnantes et aux structures à la pointe des dernières technologies. J'ai été admiré par tout le monde et au centre de l'attention générale. Les regards des gens m'ont rempli de fierté et j'ai senti leur grande confiance. J'étais prêt à assumer le rôle qui m'avait été confié lors de ma construction : soulager et fluidifier le trafic entre l'est, le nord et l'ouest.

Les premières voitures et camions sont passés sur mes voies goudronnées. J'ai vu les regards admiratifs et satisfaits de la foule qui me souriait. Fini les longues files sur la nationale et dans le centre-ville. Grâce à moi, le trafic était devenu fluide et rapide. J'ai senti les véhicules passer et faire vibrer mes câbles métalliques, supportant le poids du pont. Je sentais comme un chatouillement de plaisir qui me traversait et me donnait un sentiment d'utilité et d'importance. À présent, j'étais devenu l'un des principaux symboles de la ville de Gênes avec le port, la "Lanterna" et le centre historique. J'ai été photographié, filmé, dessiné sous tous les angles et profils.

Puis, année après année, le temps a passé.

Un destin maléfique a commencé à tisser une toile invisible. La position et l'importance que j'ai eues ont attiré de plus en plus de touristes, des professionnels, notamment des camions et des containers. Mon existence est entrée dans une spirale irréversible et cruelle.

Au début, la circulation ne faisait qu'augmenter pendant la journée, me laissant le temps de récupérer la nuit. Au fur et à mesure que l'activité des hommes augmentait et que

les moyens s'alourdissaient et se multipliaient : j'ai été sollicité 24 heures sur 24. Ma structure commençait à se modifier. Mes veines métalliques me faisaient mal et se tendaient sur les fixations et les pylônes. J'ai essayé, en vain, de résister en profitant de tous les moments de calme pour récupérer.

Malheureusement, ces moments de repos ont diminué jusqu'à disparaître complètement. Les vibrations sont devenues constantes et douloureuses. Le stress a commencé à s'infiltrer dans ma structure et au bout de quelques années, il est devenu peur et panique. J'essayais de trouver un soulagement dans l'air qui traversait la Valpolcevera et mes structures en béton. Elle m'a trahi aussi ! Son courant semblait apporter rafraîchissement et aide. En réalité, il transportait une masse de sel et de polluants qui affectaient mes structures et mon squelette métallique.

Mes vibrations, au début festives, étaient devenues des tremblements de plus en plus douloureux à chaque passage des véhicules.

Les gens commençaient à se demander ce qui allait arriver, en informant les autorités. J'ai subi des tests et une multitude d'ouvriers ont commencé à venir à différentes occasions pour réaliser les solutions suggérées par les experts. Mais personne n'a voulu affronter l'évidence ou n'avait les moyens de le faire à cause des lourdeurs bureaucratiques. Tout le monde pensait qu'un "peu d'enduit et un peu de peinture" suffiraient à me donner une nouvelle jeunesse.

Ainsi, la négligence et l'abandon avaient pris le dessus.

Mes souffrances augmentaient de jour en jour, je voulais crier mais ma voix n'était pas entendue. Les gens ont commencé à me regarder avec méfiance, je tremblais trop. J'ai essayé d'envoyer des signaux d'alarme, par exemple en laissant tomber des morceaux de ma peau de ciment à des moments favorables pour ne pas blesser les gens. En faisant ça, j'ai mis à nu mes artères et mon squelette métallique rongé par les poisons emportés par le vent. Mais tout a été inutile ! Personne n'a vu ou n'a voulu voir. En vain, j'ai laissé apparaître des fissures sur ma cuirasse de béton.

Au début, le stress dû à la fatigue, puis la peur et enfin la panique ont rempli mes longues journées. J'ai tenu bon parce que j'aimais les gens qui avaient cru en moi, qui m'avaient admiré, cité à titre d'exemple et comme symbole de la ville. Maintenant que tout commençait à changer, je devenais un danger, un objet qui ne suscitait plus ni émerveillement ni fierté. Je suis devenu un vieux pont délabré. Mais le trafic a continué d'augmenter.

Ce matin du 14 août 2018, il pleuvait beaucoup, il y avait une très forte tempête et un vent violent a secoué mes longues portées. C'était la veille du 15 août et la circulation s'était un peu calmée, même si elle restait intense. À la limite de mes forces, je savais que dans ces conditions, je ne pouvais pas durer longtemps. J'avais de nouveau fait apparaître quelques fissures dans les murs pour signaler le danger, mais personne ne les a vues à travers la pluie torrentielle. J'ai essayé de crier : "Fermez le trafic ! Arrêtez tous les

véhicules ! " Malheureusement, personne ne m'a entendu. J'étais comme en "transe", dans un état semi-comateux, mais j'essayais toujours de résister. Puis, la foudre maudite est arrivée qui m'a frappé en traître. Un coup terrible qui a brisé et annihilé ma dernière volonté de résister. Je sentais mes membres se disloquer, je ne pouvais plus les contrôler ni les retenir.

Dans un dernier effort, j'ai essayé de concentrer ma résistance sur les parties situées au-dessus des maisons et des lieux où se trouvaient de nombreuses familles. J'ai lâché prise sur le pylône n ° 9 et sur ses deux voies latérales. Je ne pouvais pas empêcher les véhicules qui allaient et venaient sur ce tronçon de route de s'effondrer avec moi, dans la rivière Polcevera, sur les voies du chemin de fer et sur des ateliers heureusement vides. J'ai entendu les cris de terreur et de peur des victimes. J'aurais aimé les aider avec des points de chute souples et élastiques, mais je n'avais qu'un cercueil en béton à leur offrir. Ce fut une terrible tragédie avec 43 victimes et de nombreux blessés : trop ! La Valpolcevera a été envahie par un nuage de poussière qui a caché, pendant quelques minutes l'horreur qui se déroulait. Après que tous les blocs de béton, les voitures et les gens sont tombés dans un bruit assourdissant, un silence irréel et total s'est installé pendant quelques secondes. Quand le nuage s'est dissipé, comme un rideau qui s'ouvre sur la scène d'un théâtre, la réalité est apparue dans sa vérité toute nue.

Les premiers cris des blessés, des survivants, couverts par ceux des témoins de la catastrophe, impuissants et désarmes. Tout le monde voulait s'échapper, craignant que je m'écroule complètement comme un château de cartes. J'ai tenu bon et j'ai pu éviter la chute des autres pylônes. Désormais, dans les yeux poussiéreux et couverts de larmes, il n'y avait que de la haine et une soif de vengeance. Les premières sirènes de secours ont résonné et ont couvert les litanies de la mort.

Aujourd'hui, je suis réduit à une ruine agonisante et inutile. Mes deux troncs survivants tremblent à chaque bruissement du vent. J'attends juste que le coup de grâce arrive le plus tôt possible : ma démolition totale ! Je sais que ce 14 août 2018 à 11h36, je suis devenu un assassin ! Je ne demande pas pardon, je vous demande seulement d'être euthanasié le plus rapidement possible et oublié pour toujours.

Walter Podestà